

Ateliers des Métamorphoses#5 Croissance sobre, oxymore ou projet de société ?

22 juin 2021

SYNTHÈSE

Le 5ème Atelier des Métamorphoses d'Eau de Paris, « Croissance sobre, oxymore ou projet de société » s'inscrit dans le prolongement de la réflexion menée dans le 4ème atelier, "(Im)possible transformation !" : comment donner du sens à l'action collective ? Comment lever les résistances aux changements ?

Le monde d'après Covid se traduit par un retour à la croissance. Mais de quelle croissance parlons-nous ? Comment concilier l'enjeu économique et l'enjeu écologique à un moment crucial de l'histoire de nos sociétés où les experts scientifiques français et internationaux (prospectivistes, climatologues, hydrologues ...) alertent sur la rapidité des changements. Nous n'aurions plus 30 ans ou 10 ans devant nous ! Suffit-il de se définir une trajectoire carbone pour avoir bonne conscience ? Quel autre enjeu prendre à bras le corps ? Quelle place tient l'eau dans cette course à l'avenir ? Comment faire société quand le sociologue Bruno Latour nous explique qu'il ne pourra y avoir de société écologique sans une société civile à conscience écologique, sans engagement des populations dans un mode de développement différent. Comment l'imaginaire peut-il y contribuer ? **Ce sont toutes ces questions que le 5ème Atelier des Métamorphoses d'Eau de Paris a abordées le 22 juin 2021, en interrogeant les notions de croissance, de sobriété et d'imaginaire, à un moment particulier de la vie de l'entreprise publique qui s'est dotée en mars 2021 d'une stratégie de transition écologique intégrée et ambitieuse.**

Pour alimenter la discussion animée par Benjamin Gestin, Directeur général d'Eau de Paris, quatre intervenants :

- **Eric Vidalenc, prospectiviste** à l'Ademe (pages 2 à 5) ; conseiller scientifique de l'association Futuribles International, auteur de Pour une écologie numérique (Éditions Les Petits Matins- 2019).
- **Emma Haziza, hydrologue** (pages 5 à 8) , spécialiste de la résilience des territoires face aux risques climatiques extrêmes, Fondatrice et Présidente de Mayane, centre de recherche appliquée sur l'adaptation climatique.
- **Laurence Lemouzy, docteure en sciences politiques** (pages 9 à 11) , Directrice scientifique de l'Institut de la gouvernance territoriale, rédactrice en chef de la revue Pouvoirs Locaux.
- **Dorian Derame, étudiant** (pages 10) en master Droit et Gouvernance publique (Université Paris Dauphine).

Eric Vidalenc

Croissance sobre : panorama des stratégies

Comment définir la croissance ? Comment définir la sobriété ? Est-ce que ces deux termes, sont associables ? C'est la question que vous nous posez, et qui me semble être en effet plutôt un oxymore qu'un projet de société. Je m'explique. Une mise en perspective est nécessaire pour bien comprendre les enjeux.

Selon un des théoriciens de la **CROISSANCE**, Simon Kuznets, économiste américain qui travaillait dans l'organisme équivalent Insee : "La croissance est le processus d'enrichissement qui repose sur la diffusion du progrès technique par le biais de l'investissement dans les facteurs de production matériels et immatériels".

Depuis deux-cent ans et surtout depuis 1950, on enregistre à l'échelle mondiale une accélération importante du revenu par tête (croissance économique) et des consommations de ressources associées (combustible fossile, biomasse, métaux et minerai non métallique).

- La période 1300 ans à 1800 ans est une période de relative stabilité économique, oscillant dans les pays aujourd'hui industrialisés entre 1000 et 2000 dollars par tête/an. Or, depuis l'après-guerre, on note une multiplication par 3 de la richesse par tête. Ce que Simon Kuznets appelait « la croissance économique moderne ».
- Le pendant de cette croissance est une évolution de la consommation des ressources associées. Sur la même période, on est sorti des logiques de consommation linéaire pour tendre vers des **logiques exponentielles, c'est-à-dire des dynamiques d'évolution tellement rapides que lorsque l'on prend conscience de ce qui se passe il est déjà trop tard pour agir**. Depuis 1950, cette consommation exponentielle des ressources a été permise essentiellement grâce à 3 types d'énergie fossiles : le charbon, le pétrole puis le gaz ; les sources décarbonées (nucléaire, solaire, éolienne) se sont rajoutées ensuite.

Ce qui fait dire à certains théoriciens qu'on ne peut pas avoir de croissance économique sans consommation énergétique associée équivalente. Le débat reste controversé. Mais Gaël Giraud (CNRS) a tenté de poser quelques ordres de grandeur : 2/3 de la croissance économique s'expliquerait par la consommation d'énergie (énergie : 1^{er} composante de la croissance économique). Une autre composante serait liée au progrès technique, l'augmentation de capital ou de connaissance. Cela montre l'enjeu de l'association croissance/énergie.

La notion de **SOBRIETE** elle, se fait une place dans le débat français au début des années 2000, au sein des sphères associatives militantes. L'association Négawatt, qui promeut une diminution de la dépendance des pays industrialisés aux énergies fossiles, produit en 2003 un scénario énergétique inédit : il change le prisme de l'approche productiviste de l'énergie en posant pour la première fois la question des besoins avant de poser la question de la nécessité de produire. **2003 est à ce titre un tournant qui assure l'émergence de la notion de « sobriété » en la distinguant bien de celle « d'efficacité énergétique » : on ne parlait en effet auparavant que de maîtrise d'énergie.**

Benjamin Gestin

Comment expliquer que l'on ait mis 30 ans, entre le premier choc pétrolier et les années 2000, à intégrer la notion de sobriété dans le discours sur la croissance ?

Eric Vidalenc - De la maîtrise de l'énergie à la sobriété

Tout est lié au 1^{er} choc pétrolier, à partir de la fin des années 70, époque où apparaît dans le langage grand public la notion de « chasse au gaspi ». On a cherché à maîtriser la consommation d'énergie et non à être sobre. A l'époque, la question était économique et géopolitique, non environnementale, les enjeux de pollution et de changement climatique restant périphériques.

Depuis 2003, la notion de sobriété s'institutionnalise. Le terme de « croissance sobre » apparaît dans la loi de transition énergétique pour la croissance verte en 2015, tout en restant limitée/ciblée aux émissions de gaz à effet de serre (art.2) et aux transports (art.36).

La Stratégie Nationale Bas-Carbone (SNBC), qui est l'outil de mise en œuvre opérationnelle de la loi, révisable tous les 5 ans, élargit le champ la sobriété (30 occurrences), évoque la sobriété en ressources (vs la seule sobriété en carbone) et structure désormais le débat scientifique et écologique autour de cette notion. En 2018, dans un rapport du GIEC (Groupe Intergouvernemental d'Experts sur le Climat) qui fait la synthèse de la pensée scientifique mondiale sur le climat relative à l'accord de Paris, la notion d'urgence climatique apparaît pour la première fois de façon officielle : **il est encore possible de passer sous la barre des 2° si on divise par 2 nos émissions mondiales de gaz à effet de serre d'ici 2030**. Soit dix ans pour agir.

Dans ce contexte dit d'urgence et dans le triptyque Sobriété/Efficacité/Décarbonation de l'offre énergétique, la seule façon de respecter le point de passage à 2030 est la sobriété. Tout le reste repose sur les technologies dont la mise en œuvre prendra du temps.

Croissance collective vs sobriété individuelle ?

La croissance est vue comme un processus assez collectif tandis que la sobriété semble plus, à première vue, une démarche individuelle. Or la sobriété est au moins aussi collective et politique qu'individuelle. L'association Négawatt a tenté un exercice de définition de la notion de sobriété qui montre combien cette notion protéiforme est riche et ne se réduit pas qu'à une notion restrictive (réduction de...).

- sobriété structurelle : c'est la question de l'aménagement du territoire et de la conception de notre urbanisme
- sobriété dimensionnelle : voiture plus légère, plus petite et qui se rend plus efficace par exemple
- sobriété d'usage : moins se déplacer par exemple
- sobriété conviviale ou la mutualisation : logique d'utilisation partagée, co-voiture par exemple

“La sobriété, c'est l'espace entre le suffisant et le trop”

Éric Vidalenc

Tout l'enjeu est de définir la juste zone où il faut collectivement se situer pour être dans le assez mais non dans le trop qui est le dépassement des limites écologiques.

En France, l'Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie, l'Ademe, s'appuie sur la SNBC (publiée en 2020) et les rapports du GIEC pour élaborer des scénarios de neutralité carbone français à 2050. Un groupe projet « **Prospective Energie Ressources** (matériau, métal, sols...) » a été

constitué à cette fin qui remettra son rapport en novembre 2021 au gouvernement. Plusieurs éléments sont à noter

- La stratégie imaginée porte en toile de fond la dimension de la sobriété, c'est-à-dire la capacité à agir dans l'**équilibre** des éco-systèmes (cf la notion de juste zone), et ce quels que soient les scénarios envisagés. Il s'agit de revenir à un état soutenable pour la planète avec les capacités de l'écosystème existant (puits de carbone).
- Autre donnée importante, l'approche du Giec et celle de l'Ademe ne proposent pas une vision technocentrée de la trajectoire carbone à réaliser mais mobilisent des facteurs qualitatifs de transition, des facteurs socioéconomiques et comportementaux : elles intègrent la question de l'imaginaire (quelle société veut-on demain), du type de croissance souhaitée, le rapport au consumérisme, aux inégalités ...
- Enfin le **Projet Prospective Énergie Ressources** de l'Ademe s'appuie sur les quatre scénarios archétypaux élaborés par le GIEC, lesquels proposent une vision idéologique et assumée de la transition mondiale. Ces scénarios mobilisent 4 leviers : sobriété, efficacité, décarbonation, puits de carbone.
 - Scénario 1. Sobriété et territorialisation dans l'urgence.
Baisse des volumes et de la consommation. La demande sociétale pilote les choix.
 - Scénario 2. Soutenabilité, rééquilibrage territorial et coopération.
Co-construction et diversification. Évolution concertée offre et demande.
 - Scénario 3. Technologie et métropolisation.
Offre décarbonée et renouvelable : évolution par l'offre.
 - Scénario 4. Pari technique pour préserver les modes de vie contemporains.
Offre et demande peu contraints. Capture du carbone central.

La question de l'eau dans les scénarios ?

Le rapport sur lequel nous travaillons à l'Ademe se nomme « Energie et ressources » parce que justement nous souhaitons intégrer des données supplémentaires par rapport à ce qui a été fait précédemment. On souhaite observer les sols par exemple, car la biomasse va être un enjeu majeur dans les années à venir. Sur l'eau et la biodiversité, les prospectives Energie et climat n'ont guère pris en compte ces données pour deux raisons :

- Les ressources sont plutôt locales et moins globales ;
- Autre difficulté rencontrée : les échelles géographiques et temporelles. Avoir un discours macro serait moins pertinent pour ces deux ressources. Par ailleurs, si pour le climat, raisonner à 2030 et 2050 est la bonne échelle temporelle, pour la biodiversité par exemple et le sol, il faut raisonner au-delà. Cela implique de se doter d'une vision intégrée et globale de la problématique que les acteurs ne sont pas encore prêts à adopter.

Benjamin Gestin

Peut-on vraiment croire à la croissance sobre ?

Eric Vidalenc - Croissance sobre, un oxymore

Si on ajoute quelque chose à sobre, par exemple, sobre *en gaz à effet de serre*, alors oui probablement cela peut marcher. Si on envisage la croissance sobre *de façon globale*, en considérant l'ensemble de ressources naturelles et écologiques nécessaires à l'habitabilité de notre monde, ce sera plus difficile.

Exemple : imaginons que notre énergie soit totalement décarbonée. La question climatique va être réglée mais en rien on ne résoudra la question écologique. Car notre système production et nos modes de consommation n'ont pas changé. On déplace les limites en dehors de ce qui est visible (les terres rares ne sont pas en France par exemple). Mais certaines limites ne sont pas dépassables : de nombreuses ressources ne sont pas renouvelables. **Le carbone ne doit pas être l'arbre qui cache la forêt climatique et écologique. A ce titre la croissance sobre est un oxymore.**

Emma Haziza

“On a oublié l'eau”

On pourrait comparer ce qui est en train de se passer dans le monde au tsunami de 2004 : on a tout focalisé sur le tsunami, sans rien observer des conséquences de cet événement, Fukushima. La politique menée depuis 20 à 30 ans me fait penser à ce qui s'est produit au Japon. **Elle est très focalisée sur l'énergie mais elle ne traite pas de tout. Pour produire de l'énergie, il faut de l'eau. Non de l'eau domestique mais de l'eau industrielle pour produire de l'énergie (pour refroidir les centrales nucléaires, alimenter les centrales hydroélectriques...). Or dans les scénarios exposés précédemment, on a tout simplement oublié l'eau. On l'a même anéantie.**

Il faut absolument intégrer que le premier gaz à effet de serre au monde est l'eau. C'est ce qui permet à la Terre de ne pas ressembler à la Lune et donc à l'humain de survivre. Grâce à cet effet de serre, la température journalière est supportable : elle ne passe pas de -250° la nuit à 250 ° le jour.

Le problème est que nous sommes en train de plonger dans un nouveau système. Il est essentiel, y compris pour nous en France, de regarder ce qui se passe en Californie. Depuis 2015, les records de température y sont battus chaque année : on a enregistré 51 ° C au Mexique mi juin 2021 ; la Californie est à bout de souffle, assoiffée au mois de juin alors que l'été est habituellement en septembre-octobre ; le château d'eau de la Californie, la Sierra Nevada, est quasiment à sec. On est au début d'une situation qui est en train de s'enflammer. Cela est dû, entre autres, à l'aménagement du territoire, pensé entièrement pour l'agriculture, dans le but de nourrir la population américaine -80% de l'assiette des américains vient de l'agriculture californienne-. Cette agriculture alimente d'ailleurs également, pour partie, le reste du monde. Or pour trouver de l'eau, les agriculteurs forent de plus en plus profond : certains propriétaires terriens n'ont absolument plus d'eau. Ce tirage dans les nappes phréatiques sans limite entraîne un affaissement des routes de 30 cm par an. Du jamais vu.

On se retrouve dans des sécheresses jamais connues. En France, on vient de vivre 4 années de sécheresse historique : 80 à 90 départements en manque d'eau chaque été, alors que la France a un climat tempéré. La Californie est un exemple dont il faudrait tirer les leçons : en donnant la priorité à l'agriculture intensive, le modèle n'est pas tenable.

L'agriculture est le plus grand consommateur mondial d'eau : aux États-Unis 93 % de l'eau est utilisée à des fins agricoles. En France, par comparaison, l'agriculture consomme 80 % de l'eau l'été et 50 % en moyenne le reste de l'année.

Le problème : on focalise tout sur la question de l'eau domestique, qui ne représente qu'un petit pourcentage de l'usage de l'eau, alors que l'essentiel de l'eau est consommé par l'agriculture intensive.

Effets dominos en série

Or si on n'a plus d'eau, on n'a plus de biocarburants, ni de centrale nucléaire.

Avec l'augmentation des températures, l'eau s'évapore plus vite -flux évaporatoire plus important-, créant ainsi plus de gaz à effet de serre dans l'atmosphère. (31,9° C en Sibérie fin mai).

Autre effet domino : avec les sécheresses, on n'a pas pris en compte que le béton ne peut tenir des températures supérieures à 45°: il s'effondre.

Les courbes et les graphiques ne suffisent plus pour déclencher une prise de conscience. La recherche doit être menée sur les territoires pour impulser une transformation : d'où la création d'un centre de recherche appliquée pour faire de la pédagogie sur les territoires. Mais cela prend beaucoup de temps, rien qu'en termes de méthodologie : par exemple, comment préparer les villes à demain ? Comment les préparer à vivre des épisodes exceptionnels de pluviométrie intense comme à Reims en juin ?

On observe deux fois plus de pouvoir précipitant que ce qu'on s'imaginait pouvoir avoir, avec des effets de ruissellement urbain colossaux, accompagnés d'une activité électrique très forte comme ce que l'on vient de vivre. Or, en France la seule chose qu'on ne gère pas en termes d'inondations, c'est la question du **ruissellement**, en raison d'un manque de cartographie notamment. En revanche, on sait mieux gérer les inondations sur les grands cours d'eau, car on les contrôle mieux en termes de risques.

Même problème pour les sécheresses. On a compris que le problème pouvait venir du retrait et du gonflement de l'argile, il y a des zones où peuvent ainsi apparaître des effets de fissure. Or on ne gère pas du tout d'autres effets, comme les effets de la chaleur sur le béton : il s'effondre à 46°. Des pans de murs entiers s'effondrent.

“Plus la masse d'air est chaude, plus le pouvoir précipitant est important, ce qui explique les phénomènes de précipitation intenses de plus en plus fréquents”.

Emma Haziza

Pour anticiper ces effets-dominos du réchauffement, il va falloir se poser les bonnes questions. Si on reste focalisé sur le carbone, on passe complètement à côté du sujet.

Benjamin Gestin

Comment intégrer la problématique de l'eau dans la croissance sobre ?

Emma Haziza

Cette perception des effets du réchauffement climatique, dans leur globalité, n'est pas comprise par la population. Il est essentiel de faire de la pédagogie.

La reprise post-covid montre un nouvel emballement de la consommation. On veut agir mais on est sous emprise, comme le montre Sébastien Bohler (cf Atelier des Métamorphoses #4). Depuis 30 ans, le système productiviste repose sur le contrôle du cerveau humain pour l'inciter à consommer.

L'eau en bouteille est par exemple le 5ème bien de consommation le plus vendu en France. Le neuromarketing redouble d'ingéniosité pour nous faire acheter : les ventes privées nous poussent à

cliquer tout de suite pour nous apaiser, les magasins transmettent du marketing sensoriel en jouant sur les parfums, la luminosité...

La sobriété est-elle possible quand nos cerveaux sont sous emprise ?

Comment reprendre notre pouvoir quand on fait tout pour nous l'enlever ?

“Les effets du réchauffement climatique, dans leur globalité, ne sont pas compris par la population. Il est essentiel de faire de la pédagogie.”

Emma Haziza

Le soja et le chocolat sont, par exemple, parmi les plus grands responsables de la déforestation. Mais il est difficile de mettre du sens dans tout ce que l'on fait et consomme.

Pour être résilient, et pour amorcer une logique de la sobriété, il faudrait commencer par repenser notre assiette (3300 litres d'eau pour l'assiette moyenne par jour), et comprendre que ce qui se passe à l'autre bout du monde nous concerne.

Il faudrait aussi penser de façon globale. La sobriété, oui mais pour quoi, pour qui ? Nous avons besoin d'avoir une fonction sociale, de vivre dans un système où on est reconnu donc d'être habillé correctement, d'avoir une belle voiture...

Il y a aujourd'hui dans le monde 43,2 millions de marques actives, qui ont un seul objectif : nous faire consommer. Comment peut-on nous dire qu'on n'est pas assez sobre ? On est complètement à côté de la réalité.

Les marques les plus vendues en France sont Herta, Fleury Michon, Président, Coca Cola, Eau Cristaline. On est très loin, collectivement, de ne plus acheter de viande et d'être sobres dans notre consommation.

Benjamin Gestin

L'économie repose sur des cycles. N'est-on pas en train de sortir du mythe de la croissance infinie?

Emma Haziza - L'accélération est telle que les cycles eux-mêmes sont profondément perturbés.

On n'est même plus dans une problématique de sobriété, on est dans une situation d'urgence. Le problème c'est qu'on n'a pas encore trouvé les solutions... pour mettre en œuvre les solutions.

“Le système est en train de s'emballer complètement. On n'a plus 10 ans pour inverser la tendance, on est sur une échelle de trois ans maximum”.

Emma Haziza

Benjamin Gestin

Comment gérer cette notion d'urgence ? Comment agir localement ?

Laurence Lemouzy : Il est essentiel que les scientifiques s'expriment comme vient de le faire Emma Haziza, non pour faire peur, mais pour dire ce qui est en train de se passer.

La capacité de gouverner une cité dépend de la capacité à se chaîner les uns aux autres. Le monde agricole est en lien avec le politique, avec le monde économique. Face aux défis, les questions de travail ensemble n'ont jamais été aussi importantes.

Benjamin Gestin : Comment rendre le discours compréhensible ? Est-ce que faire appel à l'imaginaire pourrait aider à mobiliser ?

Laurence Lemouzy

Pourquoi parler aujourd'hui d'imaginaire ?

Il n'y a rien de plus stratégique, aujourd'hui, que le quotidien.

Le récit collectif autour du quotidien doit montrer qu'on est tous liés. Et il doit conjurer la peur. On est dans une époque de rupture. On fait collectivement l'expérience de la perte (pandémie).

“La notion d'imaginaire revient aujourd'hui car il y a un besoin de sens.”

Laurence Lemouzy

Qu'est-ce qui nous pousse à agir ? Dans un moment où on se sent démunis, l'imagination ne pourrait-elle pas venir “vitaminer” notre action ?

Notre capacité à piloter les changements viendra de notre possibilité, par les mots, de faire bouger des constructions mentales et dessiner des mondes possibles.

“Il y a une responsabilité des personnes qui ont des connaissances : ils doivent être pédagogues et expliquer simplement la situation”

Laurence Lemouzy

Benjamin Gestin : Y a-t-il réellement un retour en force de l'imaginaire dans le pilotage de l'action publique ?

Laurence Lemouzy : Si l'on prend le politique, le problème est qu'il utilise l'imaginaire pour dire ce qu'il fait mais il ne dit pas ce en quoi il croit, ni où il veut aller : ce discours n'a pas de prise sur le citoyen.

Dans la pensée occidentale, on raisonne de façon binaire. Notre construction intellectuelle ne se saisit pas de ce qui est en train d'évoluer.

La pensée asiatique, à l'inverse, pense la transition comme un flux. Elle analyse davantage l'impermanence : qu'est-ce qui est en train de bouger, comment saisir des opportunités ?

“Il faut accepter que ça dysfonctionne. Ce moment de doute ne doit pas trop accélérer nos peurs, il faut qu’il nous libère pour imaginer autre chose”.

Laurence Lemouzy

Emma Haziza : Utiliser notre imaginaire pour en faire quelque chose de vertueux, n’est-ce pas cela la sobriété ? Par exemple, la puissance de la big data pourrait créer une intelligence artificielle plus vertueuse et un autre modèle de société.

Dorian Derame

Retour sur un Atelier consacré à la croissance sobre

Dorian Derame et Louis-Marie Perret, étudiants en Master 1 Droit et gouvernance publique (Université Paris Dauphine), ont réalisé un brainstorming sur la question de la croissance sobre : un oxymore, selon les conclusions des étudiants, et non un projet de société.

Limiter serait-il la seule réponse à la crise écologique ?

Consommer plus cher et mieux ne serait-il pas une partie de la réponse à la croissance durable ?

La décroissance -la chute du PIB pendant une période donnée-, n’est pas quelque chose de souhaitable à l’échelle d’un seul pays. Le mouvement doit être global ou ne pas être.

N’est-ce pas par le biais du progrès technique que ce changement, cette action pourrait intervenir, tout en contrôlant le coût environnemental de ces innovations ? Les solutions existent, il faut juste espérer qu’elles ne viennent pas trop tard.

“Le rôle des jeunes générations n’est plus de penser mais d’agir, en faisant avec le monde qui leur est laissé”.

Dorian Derame, étudiant.

Une image liée à la croissance sobre : les textes de Giono, qui incitent à la fois à être proche de la nature et à avoir conscience de ses limites.

Sortir de l’oxymore

Emma Haziza :

La Terre est Une et le monde ne l’est pas. A-t-on les moyens d’agir à l’échelle de la planète ? Nous ne maîtrisons pas du tout les effets dominos.

Éric Vidalenc :

La formule “croissance sobre” illustre le déchirement actuel entre un modèle aux multiples intérêts (richesse socio-économique, progrès scientifique et technique) et la nécessité de rester soutenable pour la planète. Dans 10 ans, nous serons passés à autre chose. L’humanité n’est pas déconnectée du reste du vivant. L’habitabilité de notre terre ne vient pas de nous.

“La science s’est construite en silo, sans transversalité. Nous n’avons pas encore de vision ni de conscience globale de ce qui est en train de se passer.”

Emma Haziza

Benjamin Gestin : Quels sont les véhicules du changement ?

Laurence Lemouzy :

Il y a quelques leviers :

- La *Mentalité utopique* : explorer des scénarios, des solutions. L'imagination peut nous y aider.
- La *Responsabilité sémantique* : “quel monde contribuons-nous à produire en parlant comme nous parlons ?” Barbara Cassin (L’Archipel des idées)
- La *Puissance fabulatrice* : raconter une histoire, donner un sens, élaborer des perspectives entre le possible et le souhaitable. Cela passe par le langage.
- L'*Esthétique* : trouver ce qui nous touche, ce qui est beau, pour contrebalancer la laideur. Retrouver du sacré pour donner du sens. S’informer et prendre de la hauteur par rapport à ce qui est vécu.

Questions du public

Que pensez-vous de la sobriété numérique ?

Éric Vidalenc : La 5G cristallise le débat par rapport à la sobriété. Certains disent “On n’en veut pas plus”. Dans le numérique, on n'a pas intégré la notion de limite, contrairement à l'écologie.

Est-on passé des 30 Glorieuses aux 30 Vertueuses ?

Emma Haziza : On va vers un monde de plus en plus conscient, de façon globale. Des solutions vont venir par le bas, par la résilience locale. Remettre de la cohérence doit être notre priorité : l'innovation peut nous amener loin mais il faut revenir sur Terre, s'adapter.

“La liberté n’est pas la consommation. Il faut couper nos addictions pour retrouver notre pouvoir”.

Emma Haziza

Conclusion de Benjamin Gestin

4 mots de synthèse

- Croissance
- Urgence
- Cohérence
- Action

A Eau de Paris, le pari est fait de plus de cohérence. Cela passe par faire les liens entre l'eau et le reste : société, énergie, agriculture.

Le mot de la fin pour Dorian Derame : "Il faut faire confiance à la future génération : on est conscients et on est porteurs d'idées".